

Mille ans d'histoire nous sont contés...

Visite à la Roche Guyon

Par un beau lundi matin de mai, une trentaine de participants se répartissent dans huit voitures et en route pour les falaises crayeuses des bords de Seine. Arrêt sur une esplanade qui domine le fleuve. Les «marcheurs» empruntent un GR qui s'accroche aux parois abruptes des falaises couvertes d'une végétation très variée : elle allie les espèces typiques du nord à celles qui caractérisent les régions sèches et chaudes. Le sentier, souvent fort pentu, nous conduit parfois à des plates-formes offrant des échappées remarquables sur la vallée de la Seine qui serpente en contrebas... très bas !

Après une bonne heure de marche, nous nous installons pour pique-niquer face à ce panorama. Mais il ne faut pas tarder, pas de sieste digestive, car un guide nous attend à la Roche-Guyon à 14h30. Ce dernier nous accueille à l'entrée et nous signale que l'histoire de ce lieu s'étend sur plus de mille ans. C'est cet aspect qu'il va traiter en premier. Il nous explique qu'à l'origine le château, creusé à même la roche, remonte aux incursions des Vikings. Ces derniers, installés en Normandie par le traité de Sainte-Claire-sur-Epte (911), restaient de redoutables voisins pour les souverains carolingiens. C'est à la fin du XIe siècle que les seigneurs de la Roche apparaissent dans les chroniques. L'aîné de la famille recevait par tradition le prénom de Guy, d'où «Roche Guyon» signifiant la Roche de Guy. Au XIIe siècle, on construit un donjon de 30 mètres de haut, non pour résister aux Vikings mais contre les Anglais : c'est la réponse des seigneurs de Guyon à Château-Gaillard, la forteresse élevée par Richard Cœur de Lion au-dessus des Andelys, vers 1197.

Ce logis rupestre devait rester austère. L'abbé Suger (Vie de Louis VI) le décrivait ainsi : «au sommet d'un promontoire abrupt... se dresse un château affreux et sans noblesse appelé La Roche». On comprend qu'à la Renaissance, les nouveaux propriétaires (la famille de Silly) aient décidé de retravailler le château en agrandissant le corps de logis et en pratiquant des ouvertures : ils transforment un fort en une agréable demeure seigneuriale où François 1er et Henri II ne dédaignent pas de séjourner pendant leurs parties de chasse. Ils édifient de grandes terrasses. Au XVIIe siècle, le duc de La Rochefoucauld (François VII, le fils de l'auteur des Maximes) continue les transformations qui s'accroissent encore au XVIIIe siècle sous la conduite de sa fille, la duchesse d'Enville. Du XVIIIe siècle datent l'entrée monumentale de style néo-classique et le pavillon de Villars (nom de l'architecte). Le duc de La Rochefoucauld introduit un confort «moderne» : en captant des sources dans les environs, il amène l'eau dans le château où elle était conservée dans une citerne, encore visible ; elle alimentait même la fontaine du village. Au XIXe siècle, le domaine revint au duc de Rohan-Chabot, arrière petit-fils de la duchesse d'Enville, qui entra dans les ordres après la mort tragique de sa jeune femme, brûlée vive accidentellement lors d'une réception. Devenu prélat, le duc resta «mondain» et ouvrit son château à des ecclésiastiques comme le jeune abbé Dupanloup, Lacordaire, Laménais, Montalembert, mais aussi à des poètes : Victor Hugo, Lamartine qui, à Pâques 1819, vint s'y reposer des fatigues générées par une liaison fougueuse avec une italienne, Lina de Larche.



Pendant la seconde guerre mondiale, en mars 1944, Rommel installe son Etat Major au château qui, ainsi, retrouve sa fonction militaire.

Après tous ces détails, la visite commence : le guide nous indique le cœur médiéval aux murs fort épais et aux entrées bien gardées, masqué maintenant par des salles accueillantes et bordé d'une terrasse d'où l'on contemple le «potager» qui s'étend en contrebas jusqu'au bord de la Seine et, comme à Versailles, ne fournissait pas uniquement des légumes, mais aussi des fruits.

Le grand salon constitue le clou de la visite : il s'orne de quatre magnifiques tapisseries des Gobelins (1768-1797) représentant la vie d'Esther ; elles sont typiques du style rocaille. La visite comporte, pour les plus agiles, une escalade (facultative) au donjon (30 m à l'origine, amputé du sommet à la Révolution), il ne mesure que 14 m, le panorama reste impressionnant.

Lorsque les courageux redescendent, il reste à examiner les chapelles creusées dans le roc et les casemates où les allemands entreposaient des munitions.

Cette journée, plaisante et instructive, se termine par un «pot» pris dans un café du village.

Henriette MEYER